

Par Pedro Morais

Yoan Sorin : Le quotidien vaudou

Prenant appui sur sa biographie mais l'inscrivant dans le contexte plus vaste de l'histoire de la pop culture et du sport, Yoan Sorin cherche à décoloniser la notion d'identité, retournant les codes du « blackface », de la boxe, de la contrefaçon et du hip-hop. « *Que peut faire un guide dans une grotte préhistorique à part raconter une fiction des origines invérifiable ?* », s'interroge-t-il. Il expose au FRAC Pays de la Loire (Carquefou) et à l'Espace d'art contemporain HEC (Jouy-en-Josas). Il fait partie du collectif Woop qui a exposé au 58^e Salon de Montrouge en 2013.

— Peut-on mesurer l'impact dans le champ de l'art de la prolifération des études postcoloniales, vingt-sept ans après « Magiciens de la Terre », l'exposition marquante de Jean-Hubert Martin ? Ce qui a d'abord changé, c'est le langage pour en parler. Après la réflexion postcoloniale, il s'agirait maintenant de « décoloniser » : s'engager devant l'urgence politique, dans l'héritage direct des mouvements anticoloniaux et en privilégiant les pensées locales et les circulations intellectuelles Sud-Sud. Cela s'inscrit dans un cadre d'action plus général cherchant à décoloniser les rapports de pouvoir (de façon intersectionnelle, croisant la réflexion sur les classes sociales et les identités de genre), ne pouvant plus s'abriter derrière une pseudo-neutralité scientifique. Au-delà de la déconstruction, il faut donc agir. L'artiste Kader Attia a ouvert La Colonie, un lieu de vie et de débat qui est en train de transformer le paysage culturel à Paris, tandis qu'un nombre croissant de colloques (à l'image de celui tenu ce mois-ci à la Sorbonne par les chercheurs Maxime Cervulle, Nelly Quemener et Florian Vörös) essaye d'articuler la politique des identités et la priorité accordée par le marxisme aux questions économiques, faisant appel à deux figures relativement oubliées : Antonio Gramsci et Louis Althusser. Comment mesurer alors ce qui a changé dans le champ de l'art entre le contexte dans lequel a émergé Bruno Peinado (se revendiquant de la pensée des Antillais Frantz Fanon et Édouard Glissant) et celui de la génération de son ex-assistant Yoan Sorin, tous les deux ayant un lien maternel à la Martinique ? « *Nous assistons à un raidissement des identités et à une libération*

COMMENT
MESURER CE
QUI A CHANGÉ
DANS
LE CHAMP
DE L'ART ENTRE
LE CONTEXTE
DANS LEQUEL
A ÉMERGÉ
BRUNO
PEINADO
ET CELUI DE LA
GÉNÉRATION
DE SON
EX-ASSISTANT
YOAN SORIN ?



Yoan Sorin, *Sans titre*, 2015, impression numérique A3.

YOAN SORIN :
LE QUOTIDIEN
VAUDO

SUITE DE LA PAGE 10 de la parole raciste qui consiste souvent à essentialiser l'identité des personnes issues de l'émigration par rapport à leurs origines, souligne Peinado. Mais cela vient malgré tout d'une permanence. Nous savons qu'il ne faut pas gratter beaucoup le vernis de la civilisation pour que ressurgissent les démons de la ségrégation. Nous le savons dans notre chair ». François Pavilla, le grand-père de Yoan Sorin, a été plusieurs fois champion de France en boxe poids welters, jusqu'au combat tout symbolique entre ce noir antillais et Marcel Cerdan Jr (le beau-fils d'Édith Piaf) qu'il a perdu, trois mois avant de décéder. Yoan l'aura en tête au moment de sa performance Si j'existe je ne suis pas un autre où il frappe et malaxe des blocs d'argile (correspondant à son poids) avant d'y donner un coup de tête, le visage recouvert de pigment noir. « J'ai travaillé à Montréal avec la chorégraphe Dana Michel sur le "blackface", ce vaudeville où un comédien blanc maquillé se moquait des stéréotypes afro-américains, évoque Yoan Sorin. En m'appropriant cette pratique, je cherche à la retourner et à m'interroger : est-ce que l'identité m'est imposée ou est-ce que je me l'impose ? Est-ce que nous sommes ce que nous disons ou ce que nous fabriquons de nous-mêmes ? Il y a un nombre infini d'identités entre le noir et le blanc : dois-je la choisir ou la créer ? Quand quelqu'un me demande d'où je viens, cette personne croit toujours savoir plus que moi ». Dans ses installations, il établit des connexions entre la construction des identités, l'histoire de la culture pop et le sport. Il détournera une publicité aux connotations coloniales où son grand-père tient une boîte de riz Uncle Ben's. Pour l'exposition « Just Do It », il s'est appuyé sur son ancienne pratique du basket pour jouer des codes culturels qui lui sont associés : « Dans le basket, je retrouvais un lien avec la vie créole car beaucoup de joueurs venaient des Antilles, placés en familles d'accueil, dit-il. Mes grands-parents m'ont laissé en héritage un nombre impressionnant d'objets de pacotille, précieux pour la mémoire, comme ce masque aztèque que j'associe à un ballon en mode boucle d'oreille car c'est cette civilisation qui a inventé le jeu de balle. Ma méthode est clairement du côté des contrefaçons, je préfère le faux au vrai » Un autre ballon de basket pelé de sa peau orange a le cœur noir. Ses fausses chaînes en or sont à la fois des signes de richesse du hip-hop et des boulets de l'esclavage. Invité à participer à une exposition où domine l'art minimal, il réactive la performance des streakers, ces personnes qui courent nues dans les stades. « J'étais en Haïti quand il y a eu un tremblement de terre et ça a changé ma façon de faire. Je travaille avec les matériaux les plus évidents et rapides, mes installations ont le fonctionnement animiste d'un autel vaudou, réunissant des signes qui leur permettent de tenter leur chance. Il n'y a rien d'exotique dans ce pouvoir quotidien », conclut-il.

HELTER SKELTER, UNE COPIE SANS MODÈLE, jusqu'au 22 janvier 2017, FRAC des Pays de la Loire, 24 bis Boulevard Ampère, La Fleuriaye, 44470 Carquefou, <http://fracdespaysdelaloire.com>
UNE FORME OLYMPIQUE, jusqu'au 24 février 2017, Espace d'art contemporain HEC, 1 Rue de la Libération, 78350 Jouy-en-Josas, <http://campus.hec.fr/espaceart>

DANS SES
INSTALLATIONS,
YOAN SORIN
ÉTABLIT
DES
CONNEXIONS
ENTRE LA
CONSTRUCTION
DES IDENTITÉS,
L'HISTOIRE
DE LA CULTURE
POP ET LE
SPORT.



Yoan Sorin, Sans titre, 2015, ballon de basket pelé et céramique.

Texte publié dans le cadre du programme de suivi critique des artistes du Salon de Montrouge, avec le soutien de la Ville de Montrouge, du Conseil général des Hauts-de-Seine, du ministère de la Culture et de la Communication et de l'ADAGP.

